

**CAMPUS** · ÉTUDES SUP

Sélections



Partage



## « Je n'étais pas idiote, j'étais dyslexique ! »

« Premières fois » : récits de moments charnières autour des études supérieures ou du passage à l'âge adulte. Cette semaine, Julie raconte le jour où elle a découvert sa dyslexie, à l'université.

Par Séverin Gravelleau

Publié le 07 mai 2022 à 07h30 · Mis à jour le 07 mai 2022 à 16h31 · Lecture 4 min. · [Read in English](#)

Article réservé aux abonnés



CLARA DUPRÉ

Date du lundi 11 juillet



[Lire le journal numérique](#)

[Les éditions précédentes](#)

La première fois que le mot « dyslexie » a résonné en moi, c'était à l'université, en 2013. A l'époque, j'ai à peine 30 ans et j'entame une reprise d'études en psychologie. Un jour, le service de santé universitaire évoque ce trouble cognitif lors d'une journée d'intégration. Je me reconnais soudain, à ma grande surprise, dans les difficultés évoquées : fautes d'orthographe répétées, lenteur et manque d'automaticité dans la lecture et l'écriture, fatigue, problèmes de mémorisation, etc.

Le bilan orthophonique réalisé dans la foulée est sans équivoque, malgré le caractère assez « léger » de mes troubles par rapport à d'autres : me voilà diagnostiquée, sur le tard, « dyslexique » pour la lecture, et « dysorthographique » pour l'écriture. C'est un soulagement indescriptible. « Je n'étais pas nulle et idiote ! J'étais dyslexique ! Il y avait bien une raison à toutes ces difficultés dans ma jeunesse ! » pensé-je immédiatement. Devant le neuropsychologue qui m'annonce cela, ma scolarité chaotique se réécrit et prend une autre couleur.

Née dans les années 1980 à une époque pas si lointaine où l'on ne parlait pas encore des « troubles du langage et de la parole », encore moins des « dys », mes difficultés sont apparues dès l'apprentissage de la lecture et de l'écriture à l'école élémentaire. De toute évidence, j'apprenais moins vite que les autres – « rien de grave », disaient les institutrices. Mais les fautes d'orthographe récurrentes, les interversions de lettres dans les mots (les « d » et les « t » notamment) et mes lenteurs permanentes se sont poursuivies au collège, au grand dam de ma mère qui s'exténueait à me faire faire des dictées pour améliorer mon niveau. Je n'arrivais pas à me concentrer. Je me revois passer des heures à rêvasser sur la table du salon, devant mes cahiers, et, elle, me rappeler régulièrement à l'ordre. J'étais le bonnet d'âne de la famille et de la classe.

J'ai avancé ainsi tant bien que mal jusqu'au lycée, surnageant juste au-dessus de 10 de moyenne générale malgré mes efforts. Malgré aussi les cours d'orthophonie que j'avais commencé à suivre sous les conseils de ma professeure de français de 5e. Le terme de « dyslexie » a-t-il alors été utilisé ? Je ne m'en souviens pas.

## **Ma confiance disparaissait**

Après avoir redoublé ma seconde, je me suis dirigée vers une série technologique, malgré l'insistance de mes enseignants pour que je me « spécialise » dans la voie professionnelle. En cause, une fois encore, ces fautes d'écriture dont étaient truffées mes copies, et ma lenteur pour lire et écrire, donc pour apprendre. Pourtant, comme de nombreux dyslexiques, je fournissais beaucoup de travail pour dépasser mes difficultés, ce qui me fatiguait énormément. Un exercice de trente minutes prenait une heure trente chez moi. Je n'arrivais pas à terminer mes évaluations. Je bossais comme une dingue mais j'obtenais des résultats médiocres. Je mémorisais tout tellement mal. Je voyais bien que mon cerveau n'était pas aussi « efficace » que celui de mes camarades... J'avais la boule au ventre pour aller au lycée. Je détestais les dimanches soir. La confiance en moi disparaissait progressivement, comme mon envie de continuer un cursus scolaire décidément pas fait pour les gens comme moi. Après avoir raté mon bac, j'ai décidé de prendre mon sac à dos et de partir en Angleterre pour travailler, et me reconstruire un peu, pendant deux ans, loin des affres de la scolarité.

Dans la « vraie » vie, j'apprenais vite, en fait, l'anglais notamment (à l'oral en tout cas). Je n'étais pas idiote du tout. J'ai repris confiance en moi et validé deux ans plus tard mon bac en candidat libre. Nous étions en 2005, année d'adoption de la loi sur l'inclusion à l'école des élèves en situation de handicap, qui a fortement amélioré le diagnostic et la prise en compte des jeunes souffrant de troubles « dys ». Je suis juste née trop tôt.

J'ai ensuite continué à voyager, appris à parler espagnol, puis enchaîné les petits boulots (vendeuse, secrétaire médicale, assistante de direction...), sans que mes difficultés à écrire ou à lire soient vraiment un problème, sauf quand on me mettait la pression pour travailler rapidement. J'avais appris à compenser mon trouble, à assumer de prendre le temps de faire attention, toujours avec cette fatigue importante qui s'empare de moi dès que l'activité est plus « intellectuelle ». On disait de moi que j'étais consciencieuse, attentive, que j'étais capable de bien décrypter les émotions des autres ou de communiquer efficacement. Une autre forme d'intelligence en somme, moins « académique », dont j'ai pris conscience petit à petit. La confiance retrouvée aidant, une petite voix est apparue en moi me disant que j'avais les capacités pour faire plus.

## **Des béquilles qui m'auraient bien aidée**

Me voilà donc sur les bancs de la fac à 30 ans, en licence professionnelle de psychologie, avec ce diagnostic tardif de dyslexie et les aménagements de cours et d'examen qui vont avec : une aide à la prise de notes et un tiers-temps supplémentaire, deux béquilles qui m'auraient bien aidée au lycée... Elles ne sont clairement pas de trop, tant je renoue avec des difficultés que j'avais presque oubliées. La prise de notes rapide est tout une aventure : soit j'écris ce que j'entends mais sans rien comprendre du cours, soit j'essaie de comprendre mais mon cerveau n'a pas le temps de retranscrire. Et puis il y a les fautes qui reviennent, le « d » et le « t » qui se confondent, les accents, la ponctuation, les accords de genre ou de nombre, et ma main qui fait autre chose que mon cerveau. Dans les livres au programme de la formation, je peux parfois lire cinq fois la même page sans être capable de dire ce dont ça parle. La rédaction du mémoire professionnel fut, elle aussi... épique.

Mais ces difficultés ayant désormais une cause connue, je les dépasse en serrant les dents, sans que ma confiance en moi n'en soit désormais atteinte. Malgré les aménagements auxquels j'ai droit, je ne m'affiche pas comme « dyslexique » auprès des enseignants ou des autres étudiants. Si ces troubles ont désormais leur place à l'école et à l'université, ils sont encore parfois mal compris, niés, ou à l'inverse vus comme un handicap grave, comme si on avait une case en moins.

J'ai finalement réussi à valider cette licence professionnelle en temps et en heure. Je suis diplômée du supérieur, une belle revanche sur mon passé scolaire. Dans l'emploi que j'occupe aujourd'hui dans un service de médecine du travail, je n'ai jamais parlé de cette dyslexie qui m'a tant pourri l'existence, mais avec laquelle j'ai appris à vivre. Je ne la cache pas, je l'ignore un peu, je la maîtrise. Je lis régulièrement des livres, pour le plaisir, calmement, même si je préfère les magazines ou les journaux. J'ai une fille en bas âge, qui grandira dans une école et un monde un peu plus sensibilisés à ces troubles que dans ma jeunesse. Mais je resterai vigilante avec elle pour, le cas échéant, l'accompagner au plus tôt et lui éviter les incompréhensions et batailles que j'ai dû mener.

Par Séverin Graveleau

Publié le 07 mai 2022 à 07h30 - Mis à jour le 07 mai 2022 à 16h31

M Campus • Études sup